



Dossier pédagogique

La Bête dans la jungle

Pièce de James Lord d'après la nouvelle de Henry James
Adaptation française de Marguerite Duras
Mise en scène Eric Vigner

Mise en scène et scénographie.....Eric VIGNER
Assisté de.....Bruno GRAZIANI
DramaturgieSabine QUIRICONI
CostumesPaul QUENSON
Lumières.....Christophe DELARUE
Son.....Xavier JACQUOT
Construction des décors et réalisation des costumes à
Lorient.

Avec : Jutta Johanna WEISS et Jean-Damien BARBIN

**CRÉATION AU CDDB-THÉÂTRE DE LORIENT
DU 17 OCTOBRE 2001 AU 17 NOVEMBRE 2001.**

L'HISTOIRE

Dix ans après leur première rencontre en Italie, John retrouve Catherine à l'occasion d'un déjeuner au château de Weatherend. Cet événement sera le premier rendez-vous d'une longue succession qui durera toute la vie. Le sujet et l'objet de ces rencontres entre l'homme et la femme, c'est le secret mystère de *la Bête dans la jungle*.

SOMMAIRE

> De la nouvelle à l'adaptation	p3
> L'écriture de Marguerite Duras.....	p7
> Le miroir et le double.....	p9
> Le secret.....	p11
> Le portrait / la peinture.....	p14
> L'équipe artistique.....	p15
> Bibliographie/films.....	p16

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Henry JAMES

- > LA BÊTE DANS LA JUNGLE, Criterion, 1991.
- > LA BÊTE DANS LA JUNGLE, Seuil, 1991.
- > LE COIN PLAISANT, 1908, Garnier Flammarion, 1992.
- > MOTIF SUR LE TAPIS, Acte sud.
- > Bernard TERRAMORSI, HENRY JAMES OU LE SENS DES PROFONDEURS,
- > Veza, HENRY JAMES, la table ronde.

Marguerite DURAS

- > Marguerite DURAS, LA BÊTE DANS LA JUNGLE, T3, coll : NRF, Gallimard.
- > LA VIE MATÉRIELLE, P.O.L, 1987.
- > LE MONDE EXTÉRIEUR (OUTSIDE II), textes réunis par Christine BLOT-LABARRÈRE, seuil, 1993.
- > Yves-Henri BONELLO, LE SECRET, P.U.F, coll. Que sais-je, 1998.

Peinture

- > Marc ROMBAUT, PAUL DELVAUX, Albin Michel, Paris, 1990.
- > Christopher BROWN et Hans Vlieghe, VAN DYCK 1599 - 1641, Flammarion.

Films

- > LA DAME DE SHANGHAI de Orson WELLES.
- > INDIA SONG de Marguerite DURAS.
- > PORTRAIT DE DORIAN GREY de Oscar WILD.

DE LA NOUVELLE À L'ADAPTATION

HENRY JAMES

est né à New York en 1843 dans une vieille famille de négociants et lettrés. Après une longue éducation internationale à New York, Londres, Paris, Genève, il ne termine pas son droit à Harvard et se met très vite à publier des nouvelles dans les journaux. En 1875, il s'installe à Paris où il rencontre Tourgueniev et Flaubert, puis en 1876, il choisit de vivre en Angleterre. En 1915 désespéré par l'indifférence de son pays qui n'est pas encore entré en guerre pour sauver la vieille Europe, il renonce à la citoyenneté américaine et meurt en 1916 citoyen britannique. Moins connu de son vivant que son frère aîné le philosophe William James, Henry James n'accède à la notoriété qu'après sa mort. Depuis on ne cesse de découvrir une œuvre immense qui comprend romans, nouvelles, pièces de théâtre, essais, récits de voyage, correspondances et autobiographies.

(LA COUPE D'OR, LES AMBASSADEURS, LES AILES DE LA COLOMBE, LA BÊTE DANS LA JUNGLE, L'IMAGE DANS LE TAPIS, LES PAPIERS D'ASPERN, etc)

JAMES LORD

est né aux Etats-Unis le 27 novembre 1922 à Inglewood dans le New Jersey. Il entre dans l'armée en 1942 et travaille pour les services de renseignements militaires jusqu'en 1945.

Il revient en France en 1947, vit un an à Quimper et s'installe à Paris. Très rapidement, il côtoie le milieu artistique de l'époque : Picasso, Giacometti, Francis Bacon, Gertrude Stein, Jean Cocteau... Durant cette période, il pose comme modèle dans l'atelier de Giacometti.

Aujourd'hui, il est considéré comme l'un des plus perspicaces chroniqueurs d'art moderne avec la publication de sa monumentale biographie d'Alberto Giacometti suivi de celle de Bacon, Picasso et Dora Maar.

MARGUERITE DURAS

Romancière, dramaturge et cinéaste française.

Est née en 1914 en Indochine où elle passe son enfance. Venue en France à 18 ans, elle y étudie le droit puis se consacre à l'écriture. C'est après avoir fait paraître six romans, qui conduisirent certains critiques à la rapprocher du mouvement des « nouveaux romanciers », que M. Duras aborde le théâtre, au milieu des années cinquante. Elle se découvre dramaturge sans le savoir. Ou plus précisément, elle découvre pour la première fois ce qui fonde la dynamique de son écriture : l'absence de démarcation entre le récit et le dialogue, le roman et le théâtre.

Elle expérimente la dérision du langage et la destruction totale de toute logique. Duras confirme vite sa vocation à faire éclater les limites du genre. La raison la plus évidente en est certainement son refus du dialogue traditionnel et de sa répartition en personnages distincts et autonomes, entièrement clos sur eux-mêmes. Tout se passe comme si une voix unique traversait la scène, se posant tour à tour sur tel acteur chargé de la proférer.

Le thème de la mémoire est très présent dans l'œuvre de Duras. En effet, la mémoire durassienne repose toujours sur un travail d'élaboration du souvenir.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU THÉÂTRE, Michel Corvin,
Larousse-Bordas, 1995.

L'ADAPTATION

« C'est James Lord qui a eu l'idée de faire une adaptation théâtrale de la nouvelle de Henry James écrit en 1903, *The Beast in the Jungle*. En 1962, une fois cette adaptation faite, il m'a demandé d'y travailler. Mon travail a surtout porté sur l'écriture de l'adaptation.(...) »

En 1981, j'ai personnellement voulu essayer de reprendre l'écriture de l'adaptation de 62 parce qu'elle m'avait semblé un peu laborieuse à la relecture. J'ai fait part de ce désir à Alfredo Arias. Il est venu avec des amis et devant eux j'ai fait ce que j'appelle une lecture à voix découverte. Cette lecture a été enregistrée, elle a été ensuite entendue par Delphine Seyrig et Sami Frey. Et d'un commun accord Alfredo Rodriguez Arias, Delphine Seyrig et Sami Frey ont choisi cette adaptation seconde que j'appelle adaptation dite. »

Dans cette nouvelle, j'ai supprimé un décor - celui de l'appartement de Catherine Bertram à Londres - et un personnage, la gouvernante de Catherine à Londres. (...) J'ai choisi de ne pas faire migrer l'histoire à Londres, mais au contraire de la garder là où elle avait commencée, enfermée dans le château de Weatherend.(...) »

In **LE MONDE EXTÉRIEUR**, (outside II), Marguerite Duras textes réunis par Christine Blot-Labarrère, P.O.L, 1993.

Dans cette version, **LA BÊTE DANS LA JUNGLE** que met aujourd'hui en scène Eric Vigner, James Lord et Marguerite Duras ont agi comme un filtre sur la nouvelle de Henry James : écrire sur le souvenir, conserver son essence avec l'apport d'un vocabulaire, d'une syntaxe et de leur imaginaire. Elle nomme ses personnages Catherine et John ; dans la nouvelle de Henry James, ils se prénomment May Bartram et John Marcher. La suppression du personnage de la gouvernante a permis à M. Duras de resserrer son adaptation sur les deux personnages principaux.

>Extrait de la nouvelle de Henry James, p19-20.

« (...)Il bondit presque pour la prendre de vitesse : « Je vous ai rencontrée, il y a des années à Rome. Je m'en souviens parfaitement.» Elle avoua sa surprise ; elle était tellement certaine qu'il ne s'en souviendrait pas. Pour prouver l'excellence de sa mémoire, il se mit à débiter dans le détail tous les souvenirs qui se pressaient dans sa tête au fur et à mesure qu'il les évoquait. Le visage et la voix de la jeune femme, tout à son service maintenant, avaient produit ce miracle, comme on voit la mèche de l'allumeur passer d'un bec de gaz à l'autre et illuminer toute une rampe. Marcher était fier de cette belle illumination mais il fut encore plus content quand elle lui montra pour le taquiner que dans sa hâte de tout réparer, il avait fait pis encore. Tout d'abord ce n'était pas à Rome mais à Naples qu'ils s'étaient rencontrés et il n'y avait pas sept ans mais plus de dix ans. Elle n'était pas accompagnée ni par sa tante, ni par son oncle mais par sa mère et son frère, enfin il n'était pas avec les Pemble mais avec les Boyer avec qui il revenait de Rome - point sur lequel elle insistait, à sa confusion, et qu'elle soutenait en avançant une preuve.

En effet, elle connaissait bien les Boyer alors qu'elle avait seulement entendu parler des Pemble ; or c'était les gens avec qui il voyageait qui les avaient présentés l'un à l'autre. Quant au terrible orage qui les avait assaillis si soudainement qu'ils avaient dû se réfugier sous une galerie de fouilles, ce n'était pas au Palatin mais à Pompéi qu'il avait eu lieu, le jour même où ils avaient assisté à la découverte d'un important vestige.

>Extrait de l'adaptation de Marguerite Duras, p21.

« John : Mais si, je m'en souviens comme si c'était hier. Ecouter... Je vous le prouve...

Catherine : Vous n'y êtes pas tenu.

John : Mais si, mais j'insiste - écoutez, écoutez-moi : Voilà, c'était à Rome il y a... environ huit ans, j'étais avec les Pemble et nous nous sommes rencontrés au Forum. C'est bien ça n'est ce pas ? Et il a fait orage - et moi, je crois que cet orage était très fort et très court, et nous nous sommes abrités dans une petite cabane au milieu des arbres... vous voyez je m'en souviens... Vous étiez avec votre oncle et (un temps) votre tante... Je crois que, après l'orage nous sommes allés à Tivoli. Je ne suis pas sûr de ça... à Tivoli ou ailleurs... Ce point-là est encore... non, je ne suis pas sûr. Mais je me souviens d'une excursion, d'une voiture - vous ne vous souvenez pas ? Je me souviens d'un store blanc, d'une chaleur étouffante, terrible, et d'un store blanc...

Catherine : Non ce n'est pas ça... A vrai dire vous ne vous souvenez de rien. Ce n'était pas à Rome. C'était à Naples. Il n'y a pas huit ans. Il y a dix ans.

(...)

Catherine : C'est vrai. Si vous voulez nous pouvons essayer de nous souvenir de ce jour-là, de ce store blanc, de cette chaleur, des lieux où ces choses se sont passées. A mon avis, oui, il y a dix ans. Comme je vous le disais c'était à Naples. Vous étiez avec les Boyer, non avec les Pemble, la preuve en est que les Pemble, je ne les connais pas, je ne les ai jamais connus, les amis avec qui vous étiez nous ont présentés l'un à l'autre ce jour-là, je les connais, c'était les Boyer. J'étais avec un cousin à moi et sa femme, et mon oncle et ma tante.

John : Ah...tout est possible.

Catherine : par contre l'orage a eu lieu effectivement, fort et court, mais c'était à Pompéi, nous nous sommes abrités dans une petite cabane au milieu des fouilles où des archéologues venaient de faire une découverte assez importante. Nous étions passionnés par cette découverte. »

L'ÉCRITURE CHEZ DURAS

« Le Bloc noir

Quant on écrit, il y a comme un instinct qui joue. L'écrit est déjà là dans la nuit. Écrire serait à l'extérieur de soi dans une confusion des temps : entre écrire et avoir écrit, entre avoir écrit, et devoir écrire encore, entre savoir et ignorer ce qu'il en est, partir du sens plein, en être submergé et arriver jusqu'au non-sens. L'image du bloc noir au milieu du monde n'est pas hasardeuse. »

in **LA VIE MATÉRIELLE** de Marguerite Duras, P.O.L, 1987.

(...) Marguerite Duras découvre Loti et *la Petite Illustration théâtrale*, une littérature de second ordre : « Je pense qu'en fait c'était le phénomène du livre lui-même qui m'attirait : le fait d'écrire *en soi*, plutôt qu'un auteur ou un autre ». (...)

La référence majeure reste la bible : « Je la lis à intervalles réguliers. Je la relis. Jamais je ne l'ai abandonnée. Comment peut-on éviter de lire ce livre quand on l'a abordé ? Comment peut-on le quitter ? Je parle aussi du Nouveau Testament, surtout de Luc et de Matthieu. Or, *Biblia* en grec signifie « livres ». La bible, ce sont, en effet, des livres réunis dans une sorte de bibliothèque sacrée. Tout, ici a donc de quoi s'imposer à Marguerite Duras : l'esprit et la lettre, l'écriture, le livre en tant que tel qui exerce le charme ». (...)

in **LES CONTEMPORAINS**, Christine Blot-Labarrère,
Chap : « J'écris avec... », Seuil, 1992.

« Je n'ai jamais eu le désir de lire les romans étrangers, surtout ceux que j'aimais beaucoup, dans leur langue d'origine. Une langue n'est jamais juxtaposable à une autre langue, je ne le crois pas : on ne peut pas juxtaposer les angles des mots, leur longueur, etc., et leur sens. Tout le monde sait bien que la traduction n'est pas dans l'exactitude littérale d'un texte, mais peut-être faudrait-il aller plus loin : et dire qu'elle est davantage dans une approche d'ordre musical, rigoureuse personnelle et même, s'il le faut, aberrante.(...)

Un texte traduit a été traduit par quelqu'un à partir d'une lecture première toujours aussi personnelle que l'écriture, qui devrait être ineffaçable dans tous les cas ».

in **LE MONDE EXTÉRIEUR**, (outside II), Marguerite Duras textes réunis par Christine Blot-Labarrère, P.O.L, 1993.

LE MIROIR ET LE DOUBLE

John : Votre voix Catherine est celle de la loi. Si j'avais une loi, si elle s'était adressée à moi, elle aurait eu votre voix.

LA BÊTE DANS LA JUNGLE, Tableau VI.

« La réaction de notre ami avait été immense avant même qu'il s'en rendit compte, cette plongée dans l'acte de perception, jusqu'au sentiment de l'inscrutable manœuvre de son adversaire. Du moins, tandis qu'il restait là pantois, interprétait-il ainsi la vision, car il ne pouvait que rester pantois devant son double, devant cette autre angoisse, pantois comme devant la preuve que lui, l'incarnation de la vie réussie, savourée, triomphante, ne supportait pas d'être dévisagé dans son triomphe. »

LE COIN PLAISANT de Henry James, pp-169,170.

« May* endosse aussi le rôle de la nymphe Echo fasciné par Narcisse et transformée en pierre à cause du dédain de ce dernier. Son amour étant ignoré par John-Narcisse, May-Echo se laisse aussi mourir ; en châtiment, John-Narcisse est fasciné par son visage et se laisse aussi mourir. »

* May c'est Catherine dans la version de Marguerite Duras.

A propos du mythe littéraire de la nymphe Echo, Françoise Graziani relève :

« Dans l'interprétation mystique et chrétienne, la voix sans corps et sans substance d'Echo devient un révélateur de la conscience, et intervient dans une fonction initiatique en faveur de son interlocuteur. Car c'est à lui-même qu'en définitive elle renvoie celui qui l'interroge (comme Narcisse à travers son image, finit aussi par se connaître lui-même). Le dialogue avec l'Echo est toujours un dialogue avec soi-même que le sujet n'est pas encore capable d'identifier comme tel : et c'est l'altérité de la parole oraculaire qui est illusoire, non son message ».

Bernard Terramorsi, HENRY JAMES OU LE SENS DES PROFONDEURS.

« Un jour que Narcisse était sorti pour prendre des cerfs au filet, Echo le suivit furtivement dans la forêt épaisse, dévorée du désir de lui adresser la parole mais incapable de parler la première. A la fin, Narcisse s'étant aperçu qu'il s'était égaré et avait perdu ses compagnons cria : « Holà, y a-t-il quelqu'un par ici ? »

« Par ici ! » répondit Echo, ce qui surprit Narcisse, car on ne voyait personne.

« Viens ! »

« Viens ! »

« Pourquoi me fuis-tu ? »

« Pourquoi me fuis-tu ? »

« Rejoignons-nous ! »

« Rejoignons-nous ! » répéta Echo et, sortant de sa cachette, tout heureuse, elle se précipita pour embrasser Narcisse. Mais il la repoussa brutalement et s'enfuit.

« Je mourrai plutôt que d'être à toi »

« ...être à toi », implora Echo.

Mais Narcisse était parti, et elle passa le restant de sa vie dans les vallons abandonnés, se languissant d'amour et se laissant dépérir par mortification, au point que seule sa voix subsista ».

NARCISSE ET ECHO, Les Mythes Grecs, Fayard, 1958.

FEMME DANS UNE GROTTTE
(Femme au miroir), 1936,
Paul Delvaux.

LE SECRET

« Le secret n'a pas besoin de se dissimuler pour être insaisissable ; il peut demeurer inviolable , même révélé, car il n'est pas de l'ordre de la vérité. Il est au-delà. Au-delà de la parole. Bien évidemment il fonctionne sur le cryptage et le caché et se recouvre d'un voile. Il est fuyant, capable d'exploiter toutes les ressources du mensonge et les formes du faux. Il se fait en nous autant que par nous. Il échappe à toutes les formes de la phénoménalité. »

LE SECRET, Yves-Henri Bonello, P.U.F, coll. Que sais-je, 1998.

« John a partagé un secret avec May, il y a dix ans en Italie, puis il l'a endossé seul en essayant d'enterrer les mots et son interlocutrice. En retrouvant cette jeune femme, il résiste d'abord à ses allusions ressenties comme inquisitrices, puis il accepte de livrer son secret ; mais dans l'impossibilité de mettre en mots l'innommable, il fait de May une complice des événements de Pompéi. »(...)

« La parole de May est une apocalypse, une révélation visionnaire « secret des dieux » sur l'avenir de l'homme, la « Fortune »; elle redresse, corrige l'image monstrueuse, anamorphique que constitue la « Bête ».

HENRY JAMES OU LE SENS DES PROFONDEURS, Bernard Terramorsi.

« À présent la jungle à force d'avoir été battue et rebattue, était abandonnée, la bête s'était esquivée(...), on ne pouvait plus croire désormais à l'éclair d'un mauvais œil dans l'ombre d'un possible repaire(...), la Bête n'y était plus. »

LA BÊTE DANS LA JUNGLE, de Henry James, pp-167,168

« La bête que vous avez vue était et n'est plus, et elle doit monter de l'abîme et périr ensuite sans ressource ; et les habitants de la terre dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie dès le commencement du monde s'étonneront de voir cette bête qui était et qui n'est plus. »

APOCALYPSE DE SAINT JEAN, Chap XVII,8.

LE PORTRAIT / LA PEINTURE

Dans l'adaptation de James Lord et de Marguerite Duras un lien important apparaît avec celui de la peinture.

Accompagné de Catherine, John visite dans les grandes salles du château de Weatherend les tableaux de famille, peints par un des plus grands portraitistes, le flamand Antoine Van Dyck. Le portrait du quatrième marquis de Weatherend, le partisan du premier opposant de la royauté attire son attention. Cette représentation picturale n'est pas mentionnée dans l'œuvre de Henry James. J. Lord et M. Duras ont souhaité ajouter ce tableau pour renforcer l'idée du double et du miroir. John s'identifie à cet homme qui a tenu une place importante dans l'histoire de l'Angleterre.

« John : Oui...oui. En effet, plus on le regarde, plus c'est...c'est impressionnant. Je ne sais rien ou très peu de choses du quatrième marquis il à l'air d'avoir été quelqu'un d'exceptionnel.

Catherine : Oui.

John : Un héros peut-être, un héros de sa propre vie (un temps), il a l'air d'avoir été assuré de sa propre force en tout cas et de n'avoir rien rencontré jamais qui le fasse douter. Nous devrions peut-être aller retrouver les autres gens.

(...)

Catherine : Vous regardez toujours cet homme, ce quatrième marquis.

John : Oui.

Catherine : C'est curieux que ce portrait vous impressionne de cette façon. »

LA BÊTE DANS LA JUNGLE, adaptation de M. Duras.

ANTOINE VAN DYCK, 1599-1641.

Il était reconnu au XVII^{ème} siècle pour ses nombreux portraits. Connue dans le milieu aristocratique, il fit le portrait de nombreuses personnalités. Le Quatrième marquis de Weatherend mentionné dans l'adaptation n'est pas une œuvre de Van Dyck mais il pourrait se rapprocher du portrait du Quatrième comte de Pembroke, qui fit publier et diffuser l'œuvre de William Shakespeare.

Le Quatrième Comte de Pembroke, huile sur toile, 105,4 x 83,8 cm,
Van Dyck, 1634.

LA DISTRIBUTION

JUTTA JOHANNA WEISS

Est née à Vienne en 1969, elle joue dès l'âge de dix-sept ans dans une mise en scène d'OTOMAR KREJCA au Theater an der Josefstadt à Vienne. Cette expérience la mènera plus tard à un parcours trilingue.

À partir de 1989 elle étudie à New-York – en anglais – avec Sanford MEINSNER et Robert LEWIS. Elle continue son apprentissage en français avec Andrei SERBAN à Avignon 1994 et Anatoli VASSILIEV à Moscou en 1995.

Elle joue entre autres dans les pièces de GIRAUDOUX, IBSEN, LORCA, des auteurs contemporains américains et autrichiens. Elle apprend la Langue des Signes pour une mise en scène de Howie SEAGO (acteur/metteur en scène américain, sourd-muet, qui a travaillé avec Peter SELLERS, Robert WILSON et Emmanuelle LABORIT).

MARION DE LORME de Victor HUGO, dans la mise en scène d'Eric VIGNER en 1998 fut son premier travail dans le théâtre français. Elle a poursuivi son travail avec Eric VIGNER dans RHINOCÉROS en 2000 et est artiste associée au CDDB-Théâtre de Lorient.

JEAN-DAMIEN BARBIN

est formé au conservatoire de Nantes, à l'ENSATT, puis au conservatoire de Paris (dans les classes de BONAL, BOUQUET, MESGUICH) ; il débute dans L'ANNONCE FAITE À MARIE de Paul Claudel puis avec MOULOUJI dans A SAINT GERMAIN DES PRÈS. Il travaille trois ans dans la compagnie de Jacques MAUCLAIR où il joue SCHAW, DOSTOËVSKY, SVEVO. Il retrouve BOUQUET dans le MALADE IMAGINAIRE et MESGUICH avec qui il entame une longue collaboration (SHAKESPEARE, HUGO, RACINE, MARIVAUX, BARNES...). Il crée les MÉMOIRES D'UN FOU de FLAUBERT, joue MONK LEWIS ou LABICHE, mais depuis plusieurs années, se consacre principalement à l'écriture contemporaine : CIXOUS, BOND, NOREN, CHARTREUX, SARRAUTE (POUR UN OUI POUR UN NON) – FOSSE (UN JOUR EN ÉTÉ) mises en scène de JACQUES LASSALLE, PY (LA SERVANTE, LE VISAGE D'ORPHÉE), avec qui il co-réalise APOLOGÉTIQUE, avec Eric Vigner (RHINOCÉROS de IONESCO). Au cinéma il tourne avec B. FAVRE, P. AMBARD, J.P RAPPENEAU, F. GIROD.

LA BÊTE DANS LA JUNGLE

Pièce de James Lord d'après la nouvelle de Henry James

Adaptation française de Marguerite Duras

Mise en scène Eric Vigner

REPRÉSENTATIONS

mercredi 17 octobre 2001 à 20h30

jeudi 18 octobre 2001 à 19h30

vendredi 19 octobre 2001 à 20h30

jeudi 25 octobre 2001 à 19h30

vendredi 26 octobre 2001 à 20h30

samedi 27 octobre 2001 à 19h30

jeudi 01 novembre 2001 à 19h30

vendredi 02 novembre 2001 à 20h30

jeudi 08 novembre 2001 à 19h30

vendredi 09 novembre à 20h30

jeudi 15 novembre à 19h30

vendredi 16 novembre 2001 à 20h30

samedi 17 novembre 2001 à 19h30

BILLETTERIE

Renseignements et réservations au *02 97 83 01 01*

de 16h à 19h du mardi au samedi.

RELATIONS AVEC LE PUBLIC

Pour toute rencontre, sensibilisation et réservation groupée...

Contactez dès à présent MARIE-ROSE HAYS au 02 97 83 45 35 et

ANNAÏG LE CLOIREC au 02 97 83 34 56